

5
LE GUEUX,

OU

LA PARODIE DU PARIA,

Tragédie burlesque,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Avec de vieux Chœurs et des Ponts-neufs,

PAR MM. THÉAULON, DARTOIS
ET FERDINAND;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le
THÉÂTRE du VAUDEVILLE, le 29 Décembre 1821.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC 50 C.  
~~~~~

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,
Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n. 51.

~~~~~  
1822.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                            |                                 |
|--------------------------------------------|---------------------------------|
| <b>AHQUELLARD . . . . .</b>                | <b>M. HYPOLITE.</b>             |
| <b>ILMANDOR . . . . .</b>                  | <b>M. FONTENAI.</b>             |
| <b>PARESE . . . . .</b>                    | <b>M. PHILIPPE.</b>             |
| <b>BAVARD. . . . .</b>                     | <b>M. GUÉNÉE.</b>               |
| <b>SANS-NOM . . . . .</b>                  | <b>M. LAPORTE fils.</b>         |
| <b>OHLALA , fille d'Ahquellard . . . .</b> | <b>M<sup>lle</sup> MINETTE.</b> |
| <b>Ouvriers , ouvrières.</b>               |                                 |
| <b>Gardes-champêtres.</b>                  |                                 |



*La scène est à Anières.*

---

**IMPRIMERIE DE ROCQUET.**

# LE GUEUX,

TRAGÉDIE BURLESQUE.

---

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un enclos de la fabrique d'Ahquellard. Quelques indiennes séchent à droite sur des arbres. Du même côté, sur un piédestal, on a placé un manche à balai surmonté d'un chapeau et couvert d'un vieil habit. A gauche est le derrière de la maison d'Ahquellard.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ILMANDOR, BAVARD.

ILMANDOR.

Ohlala ! n'est pas là.

BAVARD.

Dans ce jour, jour de fête,

Pourquoi donc te lever dès le patron minette ?

Et pourquoi dans ces lieux, et sans permission...

ILMANDOR.

Je m'expose pour faire une exposition ;

Oui, ce n'est que pour ça, que, dans la nuit obscure,

Je viens en cet enclos de la manufacture,

Où l'on met tous les soirs les indiennes sécher,

Et dont les ouvriers ne peuvent approcher.

BAVARD.

Apprendrai-je du moins quel intérêt t'attire ?

ILMANDOR.

Silence ! cher Bavard, je m'en vais te le dire.

*Le Gueux.*

2

BAVARD.

Explique-toi donc vite, et sois bref, si tu peux.

ILMANDOR.

Veux-tu du style simple ou du style pompeux ?

BAVARD.

Je veux du style clair si cela t'accommode.

ILMANDOR.

Le style clair, Bavard, est bien passé de mode.  
N'importe, sois content, écoute et connais moi.

BAVARD.

Eh ! vraiment, en ces lieux on ne connaît que toi.

ILMANDOR.

Ils sont dedans ! Bavard, et sur mon origine,  
Tout le monde abusé... Tu fais déjà la mine.  
N'importe, il faut parler... Je sens que je frémis !  
Chacun croit, en ces lieux, que je suis du pays :  
Je les abuse tous. O cruelle infortune !  
Je ne suis point, hélas ! l'enfant de la commune.  
Pas même né natif de ce département ;  
Je suis un vagabond, un drôle, un garnement.

BAVARD.

Ton histoire est la mienne. Achève, je te prie.

ILMANDOR.

Il est sur cette terre une race flétrie,  
Qu'on voit avec horreur, qui n'a ni feu ni lien,  
Et qui vit, ric à ric, à la grâce de Dieu...  
Les gueux !... chacun les fuit et rit de leur misère ;  
Et, juge de leur sort, jadis, dans sa colère,  
Thémis les sépara du reste des humains,  
Quand le code pénal s'échappa de ses mains.  
Dans cette caste, ami, j'ai reçu la lumière ;  
Mon père n'est qu'un gueux, je suis fils de mon père !

BAVARD.

Je n'en puis dire autant.

ILMANDOR.

Lassé de mendier ,  
 De courir à Paris de quartier en quartier ,  
 De faire le muet , de jouer le malade ,  
 Une nuit qu'endormi sous une colonnade...  
 (C'était, je crois , Bavard , celle de l'Odéon)  
 Mon cher père ronflait comme sur l'édredon ,  
 Je partis , et soudain , franchissant la barrière ,  
 Je marchai tout le long , le long de la rivière.  
 J'étais jeune , superbe , et mes habits percés  
 Venaient heureusement d'être un peu rapiécés.  
 J'avais assez bon air , j'arrive en ce village ,  
 Et , devant ce logis , j'entends un grand tapage.  
 Je m'informe et j'apprends que c'est un ouvrier  
 Que chassait , sans pitié , le maître teinturier.  
 Par un instinct secret , par une heureuse audace ,  
 J'entre , je me présente , on me donne sa place.

BAVARD.

Quoi ! sans te demander ton livret , tes états ?

ILMANDOR.

C'était si naturel que l'on n'y songea pas.

*Air : Connaissez mieux le grand Eugène.*

Le moment était favorable ,  
 Sans crainte je dus le saisir ,  
 La foule , souvent redoutable ,  
 Accourut pour me soutenir.  
 Ce qu'on me voyait entreprendre ,  
 Mes vers touchans , dignes de l'institut ,  
 Les *vépres* qu'on venait d'entendre ,  
 Tout répondait de mon salut.

Mon œil spirituel , mon accent , ma tournure ,  
 Plurent soudain au chef de la manufacture ,  
 J'enchantai tout le monde et l'on se récria ;  
 On dit que j'irais loin , même on le paria.  
 Effet prodigieux de mon intelligence !  
 Le commerce allait mal , tout change en ma présence ;  
 Un riche concurrent écrasait Ahquellard ,  
 Nos indiennes soudain attirent le regard ,  
 Le chaland reparait , le crédit se rassure ,  
 Et je suis le sauveur de la manufacture.

BAVARD.

Je ne vois là pour toi rien que de fort heureux.

ILMANDOR.

Oui , mais pour mon malheur...

BAVARD.

Quoi ?

ILMANDOR.

Je suis amoureux.

BAVARD.

Ah ! tu m'en diras tant !

ILMANDOR.

La douce et tendre fille

Du chef de la maison , l'espoir de sa famille ,  
 La charmante Ohlala qu'il veut unir *ad hoc*  
 A ce riche marchand de Gange en Languedoc ,  
 Par son noble regard a porté dans mon âme  
 D'un amour enivrant la dévorante flâme,  
 Mais j'aime sans espoir ! Quand le marchand de bas  
 De Gange pour l'avoir ici ne viendrait pas,  
 Crois tu que d'Ahquellard la fierté colossale  
 Consente que sa fille à ce point se ravale ,  
 Jusqu'à donner la main au fils d'un mendiant ?  
 Car c'est l'adjoint enfin de l'arrondissement.

(Aux yeux des ouvriers, je sais qu'il en murmure,)  
 Je marche son égal dans la manufacture;  
 Et son orgueil reçut le coup le plus fatal,  
 Quand je fus des bizets proclamé caporal.  
 Songe donc quels éclats ferait son insolence  
 Quand il faudrait montrer mon acte de naissance.

**BAVARD.**

Ilmandor ! comme toi je suis un vagabond,  
 Mon père habitait Naples, il était lazaron !  
 Du moins ma mère un jour...

**ILMANDOR.**

N'en dis pas davantage ;  
 Car tu n'es en ces lieux qu'un petit personnage,  
 Une bouche inutile ; et ce que tu dirais  
 Ne dirait rien peut-être... on marche ici tout près.  
 C'est Ohlala qui vient au rendez-vous ?.. c'est elle !..  
 O vertu !... cher Bavard va faire sentinelle.

**BAVARD.**

Cet emploi va sur moi faire crier : haro !  
 Et le nom qu'on lui donne en France...

**ILMANDOR.**

Sors, maraud !

*Bavard sort.*

## SCENE II.

**OHLALA, ILMANDOR.**

**ILMANDOR.**

Ohlala !

**OHLALA.**

Sans papa , sans maman , sans chandelle  
 J'ai quitté ma chambrette, à mon serment fidèle ,

Et j'ai bravé la peur qui là bas m'arrêtait,  
 Pour ne pas faire attendre, en plein air, mon objet.  
 Oui, je viens près de vous, dans un doux tête-à-tête,  
 Filer le sentiment et cueillir la noisette.

ILMANDOR.

Ah ! fille d'Ahquellard, quelle preuve d'amour !

OHLALA.

Il en faut un fameux pour devancer le jour !  
 Les bois sont bien jolis ; mais quand on n'y voit goutte  
 Ce n'est qu'en tâtonnant que l'on trouve sa route.  
 J'ai trébuché vingt fois ; et lorsque le chardon  
 (Si commun en ces lieux) accrochait mon jupon,  
 Quand la ronce sauvage ou la branche légère  
 A mon bonnet de nuit s'attachaient par derrière,  
 Je tremblais et croyais sans-cesse , en ma frayeur ,  
 Entrevoir un fantôme ou sentir un piqueur.  
 Enfin quand du moulin l'âne s'est mis à braire,  
 J'ai cru , tant j'avais peur , que j'entendais mon père.

ILMANDOR.

Auprès de ton amant enfin rassure toi ;  
 En te donnant ma foi je suis de bonne foi ,  
 Et toi ?

OHLALA.

Moi ! vois.

ILMANDOR.

Eh ! quoi ?

OHLALA.

J'ai mis pour te complaire ,  
 Quoique pour le matin elle soit bien légère ,  
 Ma robe de dimanche , élégant vêtement  
 Que je portais le jour de ton premier serment.



ILMANDOR, *regardant la robe.*

*AIR de la Chaumière.*

C'est une Indienne  
De la fabrique d'Ahquellard ;  
Comme c'est travaillé , mordienne ,  
Oui , c'est là le comble de l'art ,  
C'est une Indienne.

*Même air.*

C'est une Indienne !

OHLALA.

Cher ami ne criez pas tant !  
Comme une fraîche Parisienne  
Je fais l'amour et cependant...

ILMANDOR.

C'est une Indienne!

OHLALA.

Ne me direz-vous pas encor quelqu'autre chose ?

ILMANDOR.

J'en dirais bien plus long si je parlais en prose.

OHLALA.

Vos vers sont si jolis ! Mais , si cela vous plaît ,  
Faites moi le plaisir d'aller tout droit au fait.  
Pour moi je viens ici seulement vous apprendre  
Que le premier venu peut à ma main prétendre ;  
Que le marchand de Gange en ces lieux attendu  
Ne veut plus m'épouser de peur d'être...

ILMANDOR , *lui prenant la main et la mettant sur son  
cœur.*

Sens-tu ?

Sens-tu mon Ohlala comme à cette nouvelle  
Mon cœur, mon tendre cœur s'agite et bat de l'aile ;  
Ah ! si je n'écoutais que mon ardent amour ,  
Ici , dans cet enclos , avant les feux du jour

Mon cœur ...

OHEALA.

Eh bien !

ILMANDOR.

Mon cœur ...

OHEALA.

Achève ...

ILMANDOR.

O ma bergère !

Mon cœur.....

OHEALA.

Il sortira de son cœur , je l'espère.

### SCENE III.

Les Mêmes , BAVARD.

BAVARD.

Amis il faut filer ; l'aurore au teint vermeil ,  
Ouvre dans l'orient le palais du soleil ;  
Et déjà ...

ILMANDOR.

Cher Bavard , assez de bavardage.

( *A Ohtala* ).

Adieu , je t'en dirai quelque jour davantage.

( *Ils sortent* ).

*Fin du premier acte.*

---

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

(*L'horloge de la fabrique sonne deux heures*).

SANS-NOM, Deux OUVRIERS *quittant l'ouvrage*.

CHOEUR.

Air : *Honneur à la musique*.

Quittons, quittons l'ouvrage,  
Deux heures viennent de sonner ;  
Allons prendre du courage,  
C'est l'heure du diner.

SANS-NOM.

Peuple et vous ouvriers de la manufacture,  
Garçons de la teinture et de la filature  
Filez . . . Monsieur l'adjoint ici veut ruminer,  
Vous pourriez le distraire; allez vous promener.  
Votre bien de tout temps fut son unique affaire,  
L'adjoint de votre maire est toujours votre père.

CHOEUR.

Quittons, quittons l'ouvrage, etc.

(*Ils sortent*).

### SCÈNE II.

AHQUELLARD (*sortant de la maison une pipe à la bouche*), SANS-NOM.

SANS-NOM.

Il s'approche ; Ahquellard . Dieux quel so reil francé !  
Ce bonnet de travers. Vous avez l'air vexe...

*Le Gueux.*

3

AHQUELLARD.

Il est vrai que je bisque et que le sort contraire...

SANS-NOM.

Adjoint de ce canton, riche propriétaire,  
Juge de paix, notaire, éligible, électeur,  
Des impôts indirects illustre directeur,  
Receveur de la poste et des droits du domaine,  
Doyen des marguilliers, d'où vient donc votre peine ?  
Lorsque vous avez tout que vous manque-t-il ?

AHQUELLARD.

rien.

*lui envoyant une bouffée de sa pipe.*  
Je fume cependant.

SANS-NOM.

Parbleu je le sens bien.

AHQUELLARD.

Je suis malade, ami, parce que je m'ennuie !

SANS-NOM.

Vous vous écoutez trop, c'est votre maladie.

AHQUELLARD.

Je crois que j'ai le spleen, tu connais Ilmandor ?

SANS-NOM.

Tiens si je le connais ; quand il parle il m'endort.

AHQUELLARD.

Eh ! bien, ami, Sans-nom, vois toute ma faiblesse ;  
Ce chef des ouvriers qui sut par son adresse  
De la manufacture être l'unique appui  
Cet Ilmandor enfin ! je suis jaloux de lui.

SANS-NOM.

Vous qu'on voit si puissant !

AHQUELLARD.

C'est moi qui suis le maître,  
On dirait que c'est lui ; quelqu'un le croit peut-être !

On suit tous ses avis, tout ce qu'il fait est beau,  
 Et chacun me regarde ici comme un zéro.  
 O Dieu ! moi dont les mains, sans craindre la brûlure,  
 Ont durant quarante ans jauni dans la teinture,  
 Moi...

SANS-NOM.

Brave marguillier, sans prendre tant de soin,  
 Que ne le chassez vous.

AHQUELLARD.

Ah ! j'en ai trop besoin !  
 Il ose me parler le chapeau sur la tête ;  
 Et quand les gros bonnets me tirent leur casquette,  
 L'insolent devant moi ne se courba jamais ;  
 Et c'est quand je m'en plains comme si je chantais !  
 Voila pourquoi tu vois mon âme effarouchée.

SANS-NOM.

Ah ! j'y suis ; Ilmandor est votre Mardochée,  
 Et vous êtes Aman.

AHQUELLARD.

Plut à Dieu ! sur l'honneur,  
 Si je l'étais, je crois que je serais meilleur.  
 Mais enfin Ilmandor mérite ma colère !..  
 Je lui donne ma fille

SANS-NOM.

Oh ! le beau caractère !

AHQUELLARD.

Mon gendre devant moi va plier à l'instant,  
 Plus il sera petit, plus je paraîtrai grand.

SANS-NOM.

Le voila, calmez vous.

AHQUELLARD.

Tiens, vois mon air bonace ;  
 Sais-je dissimuler avec assez de grâce.

## SCENE III.

AHQUELLARD, ILMANDOR.

ILMANDOR.

Tu m'as fait demander , je ne sais trop pourquoi ;  
Avide Cumulard , que veux-tu donc de moi ?

Air : *Ton-ton.*

AHQUELLARD.

Pourquoi me chanter cette antienne ,  
Quand je suis doux comme un mouton ,

Ton-ton ,

Ton-taine ,

Ton-ton. (*bis*)

Tu voudrais me faire une scène ;

Mais je puis rabaissér ton ton ,

Ton-ton ,

Ton-taine ,

Ton-ton. } *bis.*

Tu connais ma fille ?

ILMANDOR.

Oui.

AHQUELLARD.

Qu'en dis-tu , je te prie ?

ILMANDOR.

Que pour être ta fille elle est assez jolie.

AHQUELLARD

Trève de complimens !

ILMANDOR.

En ces lieux je la vis ,  
Son cœur est transparent tout comme ses habits.

**Air : Ne vois-tu pas , jeune imprudent.**

Sans doute c'est quelqu'intrigant  
Qui va posséder ce que j'aime ,  
Quelque faquin , quelqu'ignorant ,  
Quelqu'imbécile...

ANQUELLARD.

C'est toi-même.

ILMANDOR.

Ciel ! Dieu ! je serai son époux ?

ANQUELLARD , à part.

Il va s'abaisser , je le gage ,

ILMANDOR , se jetant à ses pieds.

Adjoint , j'embrasse vos genoux.

ANQUELLARD , passant sa jambe par-dessus sa tête.

A part. Tu n' grandiras pas davantage.

*Il sort.*

## SCENE IV.

ILMANDOR , se relevant avec joie.

*Air connu.*

Oh ! c'en est fait je me marie :  
Je vais vivre comme bourgeois.  
Jamais , dans une tragédie ,  
Cela ne s'était vu , je crois ,  
Pour ce mariage...

Revenons au poème. Il faut à ma moitié  
Raconter que je suis l'enfant de la pitié.  
Me taire prouverait peut-être plus d'adresse,  
Et cet acte , est , je crois , un acte de faiblesse.  
N'importe... La voici ; quels jolis yeux elle a ,  
Que j'aurai de plaisir à faire pleurer ça.

## SCÈNE V.

ILMANDOR, OHLALA.

OHLALA.

Ah ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle !  
 Ce soir je vais cesser d'être une demoiselle ;  
 Et l'hymen va pour nous allumer son flambeau ;  
 A sa douce clarté je vais voir du nouveau.  
 Quel plaisir ! Mais déjà ta bouche reste close,  
 Près d'être mon mari , dis-moi donc quelque chose.  
 Ah ! parle, cher amant, es-tu sourd ? es-tu mort ?  
 Je ne t'épouses pas si tu l'es... Ilmandor !  
 Conte-moi tes chagrins , qu'est-ce que ça peut être ?  
 C'est moins pour les savoir qu'afin de les connaître.

ILMANDOR.

Ohlala !

OHLALA.

Tu dis donc ?

ILMANDOR.

Si tu savais...

OHLALA.

Eh bien ?

ILMANDOR, *à part.*

Détruirai je d'un mot son bonheur et le mien ?  
 Pourquoi pas. (*Haut.*) M'aimez-vous ?

OHLALA.

Oui.

ILMANDOR.

D'un amour solide ?

De ce bon gros amour...

OHLALA.

En doutes-tu , perfide ?



ILMANDOR.

C'est moi que vous aimez... non mon nom, mes attraits?  
 C'est moi que vous aimez, non le chef des bizets?  
 Quelque soit le destin que le destin m'apporte  
 Si de ces lieux un jour je suis mis à la porte,  
 Vous me suivrez partout ?

OHLALA.

Au diable si tu veux.

ILMANDOR. *à part.**(haut.)*

Quel ange. avez vous plaint ces pauvres malheureux....

OHLALA.

Malheureux.

ILMANDOR.

Dont la bande est toujours vagabonde  
 Et jouit de la vie aux frais de tout le monde ?

OHLALA.

Qui demandent l'aumone au passant inhumain ?

ILMANDOR.

Un de ces vagabonds te demande la main.

OHLALA.

Qu'on l'arrête.

ILMANDOR, *tombant à genoux.*

C'est moi.

OHLALA.

Vous!

ILMANDOR.

Moi même, en personne !

Mes illustres ayeux ont demandé l'aumone ;  
 Mon père la demande, et tel que tu me vois  
 Je la demanderais, sans les cent francs par mois  
 Que ton père me donne. . .

OHLALA.

O Dieu ! quelle sottise !  
Je pouvais l'ignorer, faut il qu'il me le dise.

ILMANDOR.

Vers moi tourne les yeux...

OHLALA, *lui tournant le dos et se frappant la tête  
contre le piédestal.*

Oh ! le coup a sonné.

ILMANDOR.

Pour me percer le coeur tu te casses le né.  
Est-ce là comme on n'aime ? ô destin romantique !  
Tu me tournes le dos, vierge de la fabrique.

Air :

Je n' t'ai jamais vu comm' ça,  
Pourquoi, ma belle,  
Faire la cruelle ?  
Je n' t'ai jamais vu comme ça,  
Où prends-tu cette vertu là ?

OHLALA.

O ciel ! prête à ma voix des accens plus tragiques,  
Exhale ma colère en *Ponts-neufs* énergiques ;  
Je sens que mon amour s'envoie au grand galop.

ILMANDOR.

Donne moi donc la main...

OHLALA.

Ne la serre pas trop.

ILMANDOR.

Eh bien ! mon Ohlala, dissipe tes alarmes,  
Vient-il entre nous deux se placer des gens d'armes ?  
Et l'ombre de ta mère accourt-elle en ces lieux  
Pour te crier ; ma fille, arrête, c'est un gueux.

OHLALA.

Ah ! quel mauvais sujet ?

ILMANDOR.

Oui j'en suis un, je pense.

Mais les bons doivent ils avoir la préférence ?  
 En quoi diffèrent-ils ? va ce n'est presque rien ;  
 La différence entr'eux n'est que du mal au bien.  
 Nos pieds , nos bras , nos mains , tout enfin est semblable.  
 Parlent-ils mieux que nous , ont-ils l'air plus capable ?  
 La Seine pour nous seuls roule-t-elle ses flots ?  
 Le Sûrenne pour eux devient-il du Bordeaux ?  
 Fait-il soleil pour eux , alors qu'il pleut à verse ?  
 Non , ils ont comme nous la fièvre quarte ou tierce ;  
 La chaleur de l'été les cuit des mêmes feux ,  
 Ils mangent comme nous et nous buvons comme eux.  
 Ah ! cent fois plus encor . . . et quand la dernière heure  
 Nous rassemblera tous dans l'immense demeure ,  
 Banquiers et meudians, sans craindre aucun affront,  
 Reposeront unis dans le ciel , s'ils y vont.

OHLALA.

Ton langage m'éclaire et me rend intrépide . . .  
 Vagabond adoré , monstre affreux et perfide.

Air

Gai , gai , marions-nous ,  
 J'ai l'âge  
 Du mariage ;  
 Gai , gai , marions-nous ,  
 Puisqu'il me faut un époux ,  
 Avec mon pere , tais-toi ,  
 Et ne te fais pas connaître ,  
 Ce que mon mari peut-être ,  
 Ne doit regarder que moi.

ENSEMBLE.

Gai , gai , etc.

*Le Gueux.*

ILMANDOR.

Nous s'rions heureux à minuit,  
 Ah ! quel plaisir je projette ;  
 Va préparer ta chambrette,  
 J'apport'rai mon bonnet d' nuit.

ENSEMBLE.

Gai , gai , etc.

*Ils sortent.**Fin du deuxième acte.*

## ACTE III.

### SCÈNE PREMIÈRE.

OHLALA , DORMIRA , INUTILA , Ouvrières de la  
 fabrique. (1)

OHLALA.

Pour mon hymen prochain , en hâte tout s'arrange.  
 J'ai déjà les gants blancs , avec la fleur d'orange ;  
 Mais en changeant d'état , ne croyez pas , mes sœurs ,  
 Que je puisse oublier nos jeux et leurs douceurs ?  
 En mémoire de moi , prenez sans nul scrupule ,  
 Toi , chère Dormira , ce petit ridicule ;

(1) Toutes les femmes , à l'exception de Ohlala , sont habillées de robes d'indiennes semblables à celles dont on se sert aujourd'hui pour faire des meubles et des rideaux. L'une d'elles tient à la main les objets que désigne Ohlala dans la scène.

Toi, bonne Inutila, ce fichu du matin  
 Teint dans notre fabrique et marqué de ma main.  
 Ah ! pardon... j'oubliais... mon cœur vous recommande,  
 (Et cette attention pour moi, sera bien grande)  
 Ma Margot ! qu'il faudra laisser à la maison ;  
 Si vous m'aimez encor, apprenez-lui mon nom ;  
 Soignez mon angola, nourrissez mon caniche,  
 Serinez mon serin, le reste je m'en *moque*.

DORMIRA.

Repose-toi sur nous du soin de leur bonheur.

OHLALA.

Oh ! je n'ignore pas que vous avez bon cœur.  
 Mais quel vieillard vers nous dans cet enclos s'avance ?  
 Avec mon fiancé, Dieu quelle ressemblance !

## SCENE II.

Les Mêmes, PARESSE.

PARESSE.

*Air : Au Clair de la lune.*

Belles demoiselles  
 Aux tant jolis yeux,  
 N'soyez pas cruelles  
 Pour un pauvre vieux.  
 Ecoutez c'qu'au prône  
 On dit en tout lieu,  
 Et fait's-moi l'aumône  
 Pour l'amour de Dieu.

OHLALA.

Je n'ai pas de monnoye.

PARESSE.

Ah ! merci. Jusqu'au soir  
 accordez-moi du moins la faveur de m'asseoir.

OHLALA.

A votre aise... vraiment son aspect m'intéresse !  
Comment vous nomme-t-on ?

PARESSE.

On me nomme Paresse.

OHLALA.

Que faites-vous ?

PARESSE.

Rien.

OHLALA.

Quoi ? vous n'avez point d'état ?

PARESSE.

Non , c'est trop fatigant ; j'aime mieux , sans éclat ,  
Sans faste , sans orgueil , guenser , chargé d'estime ,  
Et demander un liard pour avoir un centime.

OHLALA.

Quoi ? demander toujours , quel sot métier !

PARESSE.

Hélas !

Du grand jusqu'au petit , tout demande ici bas.

Air : *des Comédiens.* ( Vaudeville.)

Oui , demander est la règle commune ,  
Pour réussir c'est le meilleur moyen ;  
Demandons tous , car jamais la fortune  
Ne donne à ceux qui ne demandent rien.  
Sitôt qu'on peut demander une grâce ,  
Que d'intrigans font agir leurs ressorts !  
Gare à celui qui va quitter sa place ,  
On la demande avant qu'il soit dehors.  
Le créancier vient demander sa dette ,  
Le débiteur demande du répit ,

Tous les marchands demandent qu'on achète,  
 Les jeunes gens demandent tous crédit ;  
 Quand tant de fous demandent le pactole,  
 Le sage , au sort , demande un seul ami :  
 Les orateurs demandent la parole ,  
 Et tous les rois demandent un Sully ;  
 Ce grand acteur demande un bénéfice ,  
 Ce débutant demande des succès ;  
 Tous les plaideurs demandent la justice ,  
 Les procureurs demandent des procès.  
 Le vieux pêcheur attend miséricorde ,  
 L'ambitieux demande des brevets ,  
 Quelques brouillons demandent la discorde ,  
 Les gens de bien demandent tous la paix.  
 A cinquante ans , cette vieille amoureuse ,  
 Au parfumeur demande des attraits ,  
 De l'opéra cette jeune danseuse  
 Voudrait de l'or , et demande un Anglais.  
 Ce bon bourgeois , heureux dans sa chimère ,  
 A sa moitié demande un fils chéri ;  
 La jeune fille , au bal , près de sa mère ,  
 Fait la glissade et demande un mari.  
 Courant gaïment aux champs de la victoire ,  
 Par les revers , bien loin d'être abattus ,  
 Quand nos soldats ont demandé la gloire ,  
 Ils n'ont jamais éprouvé de refus.

OHLALA.

**Vous m'amusez beaucoup , ne partez pas encor.**

PARESSE.

**Avant de m'en aller , je veux voir Ilmandor.**

OHLALA.

**Si vous avez besoin qu'il vous rende service ,**

**Adressez vous à moi.**

PARESSE, *à part.*

Faudrait-il que je visse

*Haut.*

**Mon fils... et de quel droit avez-vous ce pouvoir  
 Sur Ilmandor?**

OHLALA.

Vraiment, c'est bien facile à voir,  
Ce soir, par un hymen que mon père autorise...

PARESSE.

Vous allez l'épouser.

OHLALA.

Où, j'en fais la bêtise.

*A Ilmandor qui entre.*

Justement le voici... Tenez, mon cher époux,  
Ce pauvre vous attend, donnez-lui quelques sous,  
Et venez près de moi.

ILMANDOR.

Je m'en y vais, ma chère. (*Elles sortent.*)

## SCÈNE III.

ILMANDOR, PARESSE.

ILMANDOR, à Paresse.

Toi, tu repasseras.

PARESSE.

Mon cher fils!

ILMANDOR.

Ciel! mon père!

AIR: *verse encor.*

Quoi! c'est toi?

ILMANDOR.

C'est vous?

PARESSE.

C'est toi.

ILMANDOR.

C'est moi.

PARESSE.

Fut-il jour plus prospère?

ILMANDOR.

Ah! je retrouve un père!



PARESSE.

Quoi ! c'est toi ?

ILMANDOR.

C'est vous ?

PARESSE.

C'est toi.

ILMANDOR.

C'est moi.

ENSEMBLE.

Ah ! quel heureux moment pour vous , pour toi , pour moi.

PARESSE.

M'as-tu fait te chercher

Sur cett' terre éloignée.

ILMANDOR.

N'allez pas vous fâcher.

PARESSE.

As-tu pu me lâcher ?

*A part.*

Oh ! comme il est bien fait,

Que sa mise est soignée.

C'est tout mon portrait.

ILMANDOR , *à part.*

Ah ! que mon père est laid !

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est toi , etc.

PARESSE.

Quel réveil douloureux me ramena le jour,  
Lorsque tu m'eus quitté ! je criai comme un sourd.

Je t'appellai , mon fils ; mais frivole espérance ,

L'écho me répondait en gardant le silence.

J'allais de l'Odéon jusques au Panthéon ,

Et revenais encor place de l'Odéon.

Point de fils ! je dormais alors sur ma besace.

Eh ! combien ton absence agrandissait la place !

Je me dis , à la fin : on me l'aura jetté

Dans un azile ouvert à la mendicité ,

Dans un de ces dépôts créés par la police

Pour ruiner le pauvre aux frais de la justice ;

Pour faire travailler les mendiants aisés,  
 Qui , dans les carrefours vivent les bras croisés.  
 Mais j'appris le contraire, et n'ayant plus de doute,  
 Pour te trouver, mon fils, je me suis mis en route;  
 Bravant la canicule et les temps les plus froids,  
 Je te cherche, Ilmandor, depuis quatorze mois.  
 Je te retrouve enfin et devrais, en bon père,  
 Montrer les grosses dents et me mettre en colère;  
 Mais de plus longs discours sont ici surperflus,  
 Dès aujourd'hui, mon fils, je ne te quitte plus.

## ILMANDOR.

Vous arrivez vraiment comme mars en carême.  
 Restez dans ce logis, on m'y respecte; on m'aime;  
 e vais me marier, et vous pourrez chez moi,  
 Cessant de mendier, être heureux comme un Roi.  
 Venez chez le bourgeois qui me donne sa fille.  
 Qu'un autre habit. . .

## PÂRESSE.

Mon sang dans mes veines pétille!  
 Tu veux que je préfère une maison, un lit,  
 Une table excellente, un bel et bon habit,  
 Un castor pour couvrir ma tête chauve et nue,  
 Au plaisir enchanteur de loger dans la rue!  
 D'être libre, sans soin, de mendier mon pain,  
 Et de vivre aux crochets de tout le genre humain.  
 Non, en parlant ainsi tu connais mal ton père!  
 De tout temps ma vertu fut farouche et sévère.  
 Je pourrais, près de toi, rester tranquillement;  
 Mais vivre sans gueuser, est-ce contentement?  
 Moi, j'aime à contempler le firmament sans voile,  
 A dormir sur le banc où l'on vendit *l'étoile*.  
 Quand on loge en plein air on n'a point de loyer.  
 x eut-il jamais de termes à payer?

C'est pour nous que jaillit la fontaine publique,  
 C'est pour nous que l'on cuit la soupe économique;  
 Eglises, hopitaux, bureaux de charité,  
 Nos rentes sont partout où passe la bonté!  
 Pour n'avoir pas trop chaud, l'été nul ne travaille,  
 L'hiver, nous nous chauffons devant les feux de paille;  
 Et nous avons enfin pour dissolutions,  
 Les spectacles gratuits, les distributions.  
 Paris est pour un pauvre un pays de Cocagne!  
 Et je m'enfermerais au fond d'une campagne!  
 Et pour le vain plaisir de faire le seigneur,  
 De payer un impôt et d'être un électeur  
 A cent écus... j'irais abandonner ma vie?...  
 Mais, toi même autrefois, petit, tu l'as suivie...  
 Tu la trouvais charmante; allons, prends ton parti!  
 Je ne te quitte pas que tu ne sois parti.  
 Suis moi, viens!

ILMANDOR.

O nature! ô noble jouissance!  
 O charmans souvenirs de ma riante enfance!...  
 Mais vous craignez peut-être ici de travailler?  
 Vous n'aurez rien à faire.

PARESSE.

Il faudrait m'habiller.  
 Viens... tu balances... ciel!

ILMANDOR.

Mais songez bien, de grace...

PARESSE.

Je ne songe qu'à moi, viens.

ILMANDOR.

Comme il est tenace!

*Le Gueux.*

5

PARESSE.

Si tu ne me suis pas, pour un franc vagabond  
Je te ferai connaître!

ILMANDOR.

Eh ! bien non, non, non.

PARESSE.

Non !

*Prenant son baton.*

Viens donc, dernier appui qui reste à ton vieux maître.  
Rotin, viens avec moi, n'imité pas ce traître :  
Sois-moi toujours fidèle, ainsi qu'en ces beaux jours,  
Où batoniste adroit, aidé de ton secours,  
Je sus, en moulinant, mettre la garde en fuite ;  
Sois mon seul héritier. (*A son fils.*) Toi, je te déshérite !  
Si tu ne te rends pas sur le champ à ma voix,  
Prends bien garde ! une fois, deux fois, deux fois ! trois fois.

*Revenant.*

Trois ! adieu... quatre fois.

ILMANDOR.

Je n'y tiens plus ! je cède !

PARESSE.

Dans un cœur excellent y a toujours du remède.

ILMANDOR.

Je mets à mon départ une condition.

PARESSE.

Laquelle ?

ILMANDOR.

Donnez-moi...

PARESSE.

Ma bénédiction ?

ILMANDOR.

Non, ce n'est pas cela, passez devant, mon père ;  
Je veux encor revoir celle à qui j'ai su plaire.

Je n'en trouverai pas... deux peut-être !

PARESSE.

Il se peut ;

Mais le devoir te parle, et ton père le veut.  
De ta belle surtout n'écoute point les larmes.  
Je t'attends dans le bois.

ILMANDOR.

C'est un lieu plein de charmes.

*Paresse entre dans le bois et son fils sort de l'autre  
coté.*

*Fin du troisième acte.*

## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

ILMANDOR, BAVARD.

BAVARD.

Parbleu, tu m'as donné de la jolie ouvrage !...  
Tu me dis de chercher à travers ce feuillage  
Ton vieux père...

ILMANDOR.

Tais-toi ! tu ne l'as pas trouvé ?..

A ton aspect, sans doute, il se sera sauvé.  
Ne t'ayant jamais vu, peut-il te reconnaître ?  
Il t'a pris surement pour un garde champêtre.

Errant et vagabond, l'arrêté du préfet  
 Sur son esprit peureux a produit cet effet.  
 Mon père, cher Bavard, est tant-soit-peu ganache,  
 Et nous jouons ici vraiment à cache-cache.  
 Va le chercher encor.

BAVARD.

Non c'est trop me lasser.

L'acte de mariage ici va commencer.  
 Les parens, les amis vont venir tout à l'heure,  
 Pour signer le contrat... permets que je demeure.  
 Ici de mon secours tu peux avoir besoin,  
 On doit payer du punch!... prends-moi pour ton témoin.

## SCENE II.

Les Mêmes, OHLALA, AHQUELLARD, PARENS  
 et AMIS; GARCONS, *apportant une table sur  
 laquelle est un punch allumé et tout ce qu'il faut  
 pour écrire.*

CHOEUR.

L'hymen est un charmant lien,  
 Lorsque l'on s'aime avec ivresse,  
 Lorsque l'on a de la richesse.  
 Et que l'on ne manque de rien,  
 Surtout quand on se porte bien.

AHQUELLARD *remuant le punch.*

Imprimeurs, filateurs, repasseurs, dégraisseurs,  
 Broyeurs, fabricateurs, inspecteurs et brosseurs,  
 Je vous donne campo pour chommer cette fête.  
 Devant votre bourgeois inclinez votre tête.

*Tout le monde ôte son chap au, excepté Bavard qui  
 garde sa casquette.*

à *Bavard.*

Pourquoi n'ôtes-tu pas ton bonnet , insolent ?

BAVARD.

Seigneur , je ne suis pas de l'arrondissement.

AHQUELLARD.

Ah ! c'est une autre affaire !... Ilmandor, je vous aime.

à *part.*

e ne puis le sentir.

ILMANDOR.

Je vous aime de même.

AHQUELLARD.

Nous allons tout finir... Venez, jeunes époux ,  
Pour signer le contrat.

OHLALA.

Mon père y pensez-vous?

En plein air , dans un bois , conclure un mariage.

AHQUELLARD.

Ce bois pour votre hymen est d'un heureux présage.

D'ailleurs, il fait plus frais ici que là dedans ;

Adjoint , notaire , et père , en moi toussont présents.

*Ici l'orchestre joue l'air : Il faut des Epoux assortis ,  
tandis que Ahquellard bénit ses enfans prosternés et  
prend un verre de punch.*

Signez et terminons.

OHLALA , *prenant la plume.*

Je signe la première,

Comme la plus pressée.

### SCENE III.

Les Mêmes , SANS-NOM, conduisant PARESSE.

SANS-NOM.

Allons, viens chez le maire !

AHQUELLARD.

Qui vient nous interrompre ?

SANS-NOM.

Eh ! c'est ce vagabond

Qui n'a pas de papiers!

AHQUELLARD.

Qu'on le mène en prison.

ILMANDOR.

Arrêtez !

AHQUELLARD.

Eh ! pourquoi ?

ILMANDOR.

Arrêtez !

AHQUELLARD.

Quelle audace !

OHLALA.

Sans savoir ce qu'il est, je demande sa grâce.

• BAVARD.

Je la demande aussi !

AHQUELLARD.

De quoi te mêles-tu ?

PARESSE *à part.*

J'ai fait une brioche à force de vertu.

AHQUELLARD.

La loi de prairial veut que je sois sévère !

*Il fait signe qu'on l'emène.*

ILMANDOR, *se précipitant devant les gardes.*

Mets donc au violon le fils avec le père !



## CHOEUR.

Air : *Connu.*

Ah ! la singulière aventure !  
L'incident est presque nouveau ,  
S'il était plus dans la nature ,  
Cela paraîtrait bien plus beau.

TOUS.

Son père !

PARESSE.

Oui , je le suis ; et , malgré les cancan ;  
Un père fut toujours père de ses enfans.

Air : *A la papa.*

J'ai lâché le mot fatal  
Qu'ici l'on n'attendait guère ,  
Mais , moi , je croyais bien faire ,  
Et si je t'ai fait mal ;  
Ça m'est égal.  
Pour ce bachanal ,  
On te jétera la pierre ,  
Mais chacun dira  
Que j'ai conduit tout ça  
A la papa ,  
Ah ! ah ! la papa.

AHQUELLARD

*à part.**aux gardes.*

Quel triomphe pour moi ! mettez le fils en cage ,  
Laissez aller le père , et plus de mariage.

OHLALA.

Ça ne m'arrange pas.

AHQUELLARD.

Cela m'arange , moi !

Le grand homme d'état doit commencer par soi.  
 Gardes, obéissez à votre patriarche !  
 Marchez, je vous l'ordonne.

*Les gardes font un mouvement.*

OHLALA.

Ah ! voilà que ça marche.

CHOEUR.

Ah ! la singulière aventure ,  
 L'incident est presque nouveau ;  
 S'il était plus dans la nature ,  
 Cela pourrait paraître beau.

*Tout le monde sort , et l'orchestre joue l'air : Allez-  
 vous-en gens de la noce.*

*Fin du quatrième acte.*

## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

BAVARD seul , *au public.*

*Air : Sortez, sortez donc, sortez.*

Me trouvant  
 Seul un moment ,  
 J'en profite promptement ,  
 Pour venir vous conter  
 Ce qu'on vient d'exécuter ;  
 Un monologue toujours ,  
 N'est-il pas un vrai discours

Où l'auteur,  
 Par l'acteur,  
 Met au fait le spectateur ?  
 Le fils et le père  
 Sont mis en fourrière,  
 Ahquellard,  
 L'œil hagard,  
 Va le juger sans retard ;  
 Ohlala soupire,  
 Ne sait plus que dire,  
 Et pourtant  
 Franchement  
 Elle parle joliment.  
 Son amant, comme un manchot,  
 Tranquille dans son cachot,  
 Fait le sot,  
 Quand d'un mot  
 Il en ferait fair' l'assaut ;  
 Et moi, loin d'aller trouver  
 Ses amis, pour le sauver,  
 Je reviens, en ce lieu,  
 R'commander son âme à Dieu.

Mais le voici :

## SCÈNE II.

BAVARD, ILMANDOR.

BAVARD.

Quoi ! seul ?

ILMANDOR.

Tout seul.

BAVARD.

Quelle nouvelle ?

ILMANDOR.

Je la gobe.

BAVARD.

Ciel !

ILMANDOR.

Oh ! vrai, comme je m'appelle

*Le Gueux.*

6

Ilmandor :

BAVARD.

De qui donc part cet arrêt fatal ?

ILMANDOR.

Ahquellard à lui seul remplit le tribunal.

*Air de la Partie carrée.*

Tout seul d'abord il vient à l'audience ,  
Seul il pérorer et va tout seul aux voix ,  
Seul au public il impose silence.

BAVARD.

Mais son moyen m' paraît des plus adroits ;  
Cet homme-là sait bien , ou dieu me damne ,  
Tout ce que vaut une majorité ;  
Car , je le vois , tout seul il te condamne.

ILMANDOR.

A l'unanimité.

BAVARD.

A quoi ?

ILMANDOR.

Là-bas , le traître , en fait déjà parade ;  
Je vais être conduit de brigade en brigade ,  
Par le garde champêtre , au plus prochain dépôt.

BAVARD.

Illustre infortuné , partiras-tu bientôt ?

ILMANDOR.

Oui , pour me voir passer le monde est aux fenêtres ;  
Et le garde est allé déjà mettre ses guêtres.

BAVARD.

Ton père ?

ILMANDOR.

Renvoyé de la plainte...

BAVARD.

Allons donc !

ILMANDOR.

Comme il est seul coupable, il a seul son pardon.  
 On vient. . . c'est lui, tais-toi! va m'attendre au passage;  
 Car je veux t'embrasser en quittant ce village.  
 (*Bavard sort.*)

## SCÈNE III.

PARESSE *arrive en chantant*, ILMANDOR.

PARESSE.

Air : *le clairon, le basson.*

Allons, gai,  
 Tatigué !  
 Quoiqu'un peu fatigué,  
 Malgré l'âge,  
 Vite en voyage,  
 Assez dialogué,  
 Que le guet soit nargué;  
 Car, morgué,  
 Je m' suis distingué.  
 Viens, mon fils, mon cher fils,  
 Retournons au pays.  
 Voici le jour de l'an,  
 C'est un mois excellent.  
 Allons, gai, etc.  
 En route, nous prendrons  
 Deux de nos compagnons;  
 Nous march'rons en même temps,  
 Ça f'ra les quatr' mendiens.  
 Allons, gai, etc.

Partons. . .

ILMANDOR

Non, je dois voir l'adjoint auparavant.

PARESSE.

Tu me quittes encor ?

ILMANDOR.

Pour un petit moment.

(à part.)

Prends garde de le perdre ?

PARESSE, à part.

Il me quitte !

ILMANDOR.

O mon père...

PARESSE.

C'est la dernière fois...

ILMANDOR.

Non, c'est l'avant dernière.

PARESSE.

Le bonheur en ce jour sourit à mon esprit.

ILMANDOR.

à part.

haut.

Prends garde de le perdre ! Avons-nous bien tout dit ?

PARESSE.

Dépêche ; il ne faut pas ici que l'on s'endorme,

Je t'attends sur la borne.

ILMANDOR.

Attendez-moi sous l'orme.

## SCÈNE IV.

AHQUELLARD, PARESSE.

AHQUELLARD.

Je te retrouve encor, ah ! décampe au plutôt !

PARESSE.

Qu'as-tu fait de mon fils ?

AHQUELLARD.

On l'emmène au dépôt.

PARESSE.

Quoi ! mon fils au Dépôt ! ô ciel ! est-il possible,

Eh bien ! tu m'entendras, tyran trop insensible,

Je veux , selon l'usage , en ces lieux t'accabler  
D'une imprécation qui fera tout trembler.

PARESSE.

« Maudit soit le despote cruel qui bouleversant  
» toutes les lois de la nature, sépare le fils d'avec le père ,  
» fait le bonheur du second au détriment du premier ;  
» par ce moyen illégitime ne les rend satisfaits ni l'un ni  
» l'autre et s'attire ainsi les imprécations du fils et du  
» père. Imprécations, adjoint, fabricant et barbare que  
» le ciel autorise. Monstre, le fer sort-il tout forgé des en-  
» trailles de la terre? Non! La méchanceté des hommes  
» l'en tire, la cruauté l'aiguise et le crime l'enfonce »  
( Extrait d'un mélodrame en faveur. )

AHQUELLARD.

Quel langage ambigu! . . . je ris de ta colère.

## SCÈNE V.

Les Mêmes, OHLALA , elle a le costume d'une pau-  
vresse, des sabots, un bâton avec un petit paquet  
au bout.

AHQUELLARD.

Que vois-je . . . c'est ma fille.

OHLALA , courant à Paresse.

Ah! non, voilà mon père.

AHQUELLARD.

Cette plaisanterie est bien hors de saison.

PARESSE.

Je n'ai j'amaï connu ta mère.

OHLALA.

Que sait-on?

En tout cas , pour prouver l'amour que je vous porte,  
Je veux aller chercher mon pain de porte en porte.

Je suis jeune , gentille , ah ! quel coeur inhumain  
 Pourra me refuser quand je tendrai la main ?

AHQUELLARD.

Eh ! bien , jusques au bout je serai débonnaire.  
 Je te laisse partir !

OHLALA.

Ah ! c'est d'un bien bon père !

AHQUELLARD.

*Air connu et très-connu.*

Tu chang's de pèr comm' de jupon ,  
 J' te donn' ma malédiction !

OHLALA.

C'est ce qui mè désole.

PARESSE.

Viens être mon second bâton ,  
 J' te donn' ma bénédiction.

OHLALA.

C'est ce qui me console.

Je m'en moque à présent , comme de l'an quarante.

AHQUELLARD.

Je ne veux plus te voir.

PARESSE.

Viens , o fille innocente ,  
 Viens travailler pour moi ; viens , par tes doux attraits.  
 (*A Ahquellard.*)

Ah ! que ne suis-je... Adjoint , il est des sous préfets.

FIN DE LA TRAGÉDIE.

VAUDEVILLE.

*On entend dans le lointain l'air de la Fricassée.*

AHQUELLARD.

Quel chant mélodieux vient soudain frapper mon  
 oreille ?



OHLALA.

C'est l'air de la Fricassée.

PARESSE.

Présent.

## SCÈNE VI.

Les Précédens , BAVARD.

BAVARD.

RÉCIT.

*Air du cousin Jacques.*

A côté du garde champêtre,  
 Ilmandor marchait l'œil baissé,  
 Et, par distraction peut-être,  
 Avec lui l'on m'avait pincé.  
 Tout à coup nous voyons paraître  
 D'ouvriers un détachement,  
 Qui bravement  
 Fait fuir l'escorte en un moment;  
 Alors chacun s' met en goguette.

Et s'écrie le coupable est innocent, il est délivré, il faut  
 qu'on le marie à la fille du teinturier.

OHLALA.

« Ah les braves gens, je les embrasserai tous !

BAVARD.

« Alors on se cotise pour le repas de nocce.

PARESSE.

« Tant mieux, j'y serai... ça sera le premier repas que  
 j'aurai fait depuis six semaines; j' vas joliment m'en don-  
 ner.

AHQUELLARD.

Et, moi, j' donn' mon consentement.

PARESSE.

Courons donc vite à la guinguette  
 Pour fair' avaler l' dénouement.

*Ils sortent tous en courant ; l'orchestre joue l'air de la Fricassée, le théâtre change et représente le jardin d'une guinguette pavoisée avec des indiennes ; il y a un orchestre. On danse. Ahquellard unit ses enfans.*

PARESSE.

Bien, mes enfans, dans la tragédie comme dans le mélodrame, c'est toujours la vertu qui triomphe et j'aime à voir que M. le maire s'est souvenu que tous les bourgeois sont égaux devant la municipalité ... A ce soir la noce et demain je vous mène voir le Paria.

OHLALA.

Qu'est-ce que c'est que ça, le Paria ?

PARESSE.

Vous le verrez et tout le monde aussi.

*Air : Ce Magistrat.*

Jusqu'à ce jour, trop négligées,  
 Pour la couronne des guerriers,  
 Toutes nos muses affligées  
 Pleuraient sur leurs anciens lauriers.  
 O muses, calmez votre peine,  
 Ranimez-vous, par un espoir flatteur ;  
 La France vient à Melpomène  
 De donner un consolateur.

## RONDE GENERALE ET FINALE.

*Air : Ronde du Vaudeville en vendange.*

CHŒUR.

Chantons, mes amis, chantons,  
 C'est le charme de la vie ;  
 Heureuse la tragédie  
 Qui finit par des flonflons.

ANQUELLARD.

Poèt's tragiqu's, de mainte veille,  
Voulèz-vous r'cueillir le fruit ?  
Imitez notre Cornèille,  
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

BAVARD.

Actrices qui, sur la scène,  
Voulez vous mettre en crédit,  
Imitez not' Célimène,  
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

SANS-NOM.

Vous dont la table est le centre,  
Gastronom's d' bon appétit,  
N' boudez jamais cont' vot' ventre ;  
Voilà comme l'on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

PARESSE.

Et vous, jeunes militaires,  
Si la trompett' retentit,  
Battez-vous comme vos pères ;  
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ILMANDOR.

O rois ! quand il faut combattre,  
Ou quand la paix vous sourit,  
Imitez notre Henri-Quatre ;  
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

OHLALA, *au public.*

Pour adoucir la sentence,  
Sur la scène un peu d'esprit,  
Au parterr', de l'indulgence,  
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, mes amis, chantons,  
C'est le charme de la vie;  
Heureuse la tragédie  
Qui finit par des flonflons.

20 11 03

**FIN.**